

zones qualifiées de « marginales », comme les grands cols alpins, s'expliquerait par la position des voies de fréquentation et des points de traversée, de franchissement. Plus qu'un lieu naturel, le sanctuaire devient alors un repère : il définit l'espace et protège la communauté humaine. Dans les contextes urbains, le rôle polarisateur joué par les sanctuaires est moins évident, comme à Glanum où le développement de l'agglomération autour du sanctuaire de source reste à prouver. Un important chapitre traite de la relation du lieu de culte au sein de l'espace urbain, et ce dès l'âge du Fer. Il en ressort une conception de l'espace sacré similaire à celles des sociétés contemporaines classiques grecques ou romaines, avec des emplacements choisis à but communautaire. Au Haut-Empire, certains sanctuaires protohistoriques sont abandonnés, d'autres transformés, mais la plupart des lieux de cultes romains semblent avoir été créés au même moment que les nouvelles agglomérations. Dans l'espace rural, les sanctuaires sont rarement isolés et jouent le même rôle que dans les noyaux urbanisés : répondre aux besoins des communautés. Au final, une approche novatrice basée sur des concepts empruntés à l'anthropologie et la géographie humaine offre des clés de lecture originales, complémentaires à la typologique « classique » des sanctuaires (grands sanctuaires civiques, sanctuaires d'agglomération, de *pagus*, de villa, etc.) : des lieux de cultes comme géosymboles, au sein du paysage et d'un espace défini par les communautés elles-mêmes. Une lecture mémorielle est également proposée pour certains lieux de culte établis sur d'anciens oppidums gaulois, voire dans certaines agglomérations dont l'occupation s'étale de l'âge du Fer à l'époque romaine. On soulignera la grande maîtrise de R. Golosetti à propos d'une période aussi longue (V^e s. av. J.-C. – IV^e s. ap. J.-C) et pour une région aussi contrastée culturellement que géographiquement.

Nicolas PARIDAENS

Florian STILP, *L'arc d'Orange. Origine et Nachleben*. Paris, les Belles Lettres / Presses universitaires de Paris Nanterre, 2017. 1 vol. 22,5 x 24,5 cm, 262 p., nombr. ill. Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-44616-5.

Djemila FELLAGUE, « Retour sur l'arc d'Orange (Vaucluse), son environnement et sa datation », *Gallia*, 73-2 (2016), p. 145-168.

Il n'est guère fréquent que deux publications sur un sujet aussi précis qu'un monument romain paraissent quasiment en même temps, l'une ignorant l'autre, ou presque. Cela étonnera moins quand on sait combien les controverses sont vives autour de l'arc d'Orange, dont la datation est promenée de l'époque d'Auguste au III^e siècle au départ de l'analyse des mêmes éléments architecturaux, sculptés et épigraphiques. La vulgate française en fait un monument de l'époque de Tibère, éventuellement dédié à Germanicus puis restitué à Tibère, tandis que des chercheurs étrangers tendent à le rajeunir d'un siècle ou deux. Il faut reconnaître que la dédicace n'est pas vraiment conservée mais déduite de traces de fixation de lettres de bronze auxquelles on a fait dire plusieurs versions. Pour commenter ce monument dans la recherche actuelle, nous partirons de l'étude novatrice de Djemila Fellague qui se pose beaucoup de questions méthodologiques et qui entame son étude par un retour aux fouilles, anciennes et plus récentes, effectuées dans l'environnement immédiat de l'arc. Au

départ des plans de R. Amy notamment, elle s'intéresse en particulier à un bâtiment très proche dont les fondations sont plus anciennes que celles de l'arc, l'implantation de ce dernier ayant tenu compte du monument ancien, de même que de plusieurs éléments de l'urbanisme, dont un aqueduc. Sa proposition d'interprétation du bâtiment ancien surprendra : ce serait un premier arc, plus ancien, qui aurait été détruit et remplacé ensuite par l'arc que nous connaissons. L'hypothèse est intéressante car rien jusqu'à présent n'avait été suggéré pour ces fondations qui soit satisfaisant. Elle se poursuit par une interprétation peut-être plus fragile quant à l'origine de la destruction, une inondation, de celles dont on a des traces dans l'histoire du sous-sol de la ville. Enfin cette reconstitution du site donnerait un sens plus compréhensible à la « *restitutio* » apparaissant dans la dédicace, une des rares notions dont on soit presque assuré. Reprenant les problèmes épigraphiques, l'auteur se refuse à un examen approfondi original mais offre un bilan des hypothèses dont il faut bien reconnaître qu'aucune n'est vraiment satisfaisante. Toutefois une histoire du site qui comprendrait un premier arc détruit par une catastrophe naturelle d'ampleur significative rendrait plausible l'attribution à un empereur du rôle de *restitutor*. En tout cas l'auteur qui a une connaissance partielle des travaux de F. Stilp serait d'avis d'une datation augustéenne ou tibérienne. – L'ouvrage de Florian Stilp se construit sur une démarche différente. Tout d'abord, en première partie, il s'intéresse de manière très détaillée au *Nachleben* de l'arc qui a marqué le paysage et les imaginations à toutes les époques. Ensuite, en seconde partie, il évoque brièvement les fouilles anciennes et le bâtiment arasé, dont il ne tient pas compte, et étudie de manière détaillée l'architecture du bâtiment ; ce faisant il rejette l'interprétation – qui a eu cours – d'une construction en deux phases, rejet qui était aussi le fait de D. Fellague. Surtout il examine centimètre par centimètre le décor sculpté de l'arc en particulier dans la perspective d'une analyse archéologique des armements romains et gaulois. Une illustration des types de casques, de boucliers, etc. de comparaison aurait été utile à la compréhension de ces descriptions très poussées dont la chronologie intervient dans la datation du monument. Dans ce cadre, il se penche sur les nombreux noms inscrits sur les boucliers gaulois qui ont été interprétés comme des noms de combattants ou des noms d'armuriers. En particulier, il fait un sort à une autre hypothèse qui a connu des défenseurs, à savoir que le nom de Sacrovir qui y figure serait celui du chef de la révolte de 21. Selon F. Stilp, ces noms seraient ceux des élites de la ville qui ont contribué à l'érection du monument. Non présentés de manière canonique en fonction des règles de l'onomastique romaine, ces notables qui ont l'air de pèlerins sont peu crédibles dans une colonie de déduction. C'est, à notre avis, la partie la plus faible de la démonstration. En fin de compte, et sans avoir non plus analysé de manière complète la question de la dédicace qu'il reporte à une publication ultérieure, F. Stilp propose une date augustéenne, haut dans le règne, au cours de la seconde moitié du I^{er} siècle avant notre ère, entre Actium (en raison des trophées navals de l'arc) et 12, date de la pacification complète de la Gaule. « La présence sur le monument d'un armement réellement utilisé par l'armée romaine ne peut être [...] qu'un moyen consciemment choisi par le dessinateur pour l'ancrage des batailles et trophées dans le présent de la construction du monument » (p. 229). La confiance de l'auteur dans la valeur de ces indices de datation est forte et il récuse l'idée que l'apparition des armes sur l'arc ne soit « qu'un jeu d'antiquaire » à une époque récente. Mais les compa-

raisons architecturales et décoratives qu'il avance sont très intéressantes. Globalement, à la lecture des deux recherches, en fonction en particulier de la conception même de l'arc dans l'urbanisme de la colonie, l'ensemble des arguments va dans le sens d'une date julio-claudienne. Reste à combiner cela avec les traces de la dédicace. Reste aussi à revoir de manière approfondie les questions hydrologiques. L'arc d'Orange n'a pas encore révélé tous ses secrets et demandera encore des études et des réflexions.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Michel PY, *Anagia. Les oppida de la Vaunage et la cité gauloise des Castels à Nages (Gard)*. Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2015. 1 vol. 24,5 x 29 cm, 357 p., nombr. ill. (MONDES ANCIENS). Prix : 29 €. ISBN 978-2-36781-171-0.

C'est un volume impressionnant que nous donne ici Michel Py, un des piliers de la recherche protohistorique méridionale depuis près d'un demi-siècle. Il est consacré à un ensemble d'habitats et d'*oppida* de la région de Nîmes, plus particulièrement le terroir de la Vaunage, au cœur duquel se situe l'*oppidum* célèbre des Castels à Nages-et-Solorgues (Gard). Si Nages est l'une des villes gauloises les plus connues de la protohistoire européenne pour son urbanisme élaboré, l'état de conservation remarquable de son enceinte, sa richesse culturelle, elle n'est pas isolée dans une contrée déserte, mais au cœur d'un territoire intéressant tout au long de la protohistoire. Car la petite plaine de la Vaunage est quasiment fermée par une chaîne de collines et de plateau avec, sur autant de reliefs, six *oppida* protohistoriques : outre Nages, ceux du Roc de Gachonne et de la Font du Coucou à Calvisson, de la Liquière à Sinsans, de Maressip à Saint-Côme-et-Maruejols et de Roque de Viou à Saint-Dionisy. Fouilles et sondages y furent menés concurremment à ceux de Nages et c'est le grand mérite de l'ouvrage de proposer une analyse de l'ensemble des vestiges reconnus dans la durée de la Protohistoire, du IX^e au I^{er} s. av. n.è., pour mieux comprendre l'aboutissement de cette évolution qui se cristallise aux Castels. Ces sites sont loin d'être anodins, démontrent une intense occupation du sol durant les Âges des Métaux et attestent une activité édilitaire, agricole et artisanale importante dont témoignent par exemple la céramique décorée de Roque de Viou ou la tour sommitale massive au parement de style hellénistique à Maressip. Les Castels à Nages font l'objet d'une étude très approfondie. Michel Py passe en revue toute la documentation archéologique pour comprendre à la fois les modes de vie de la population, la dynamique interne de la production, mais aussi les relations discontinues et évolutives avec le monde méditerranéen dans cette deuxième partie de l'Âge du Fer. L'économie de production est traditionnelle, agriculture céréalière, élevage d'ovi-caprins et de suidés, pêche, chasse, prolongée par un artisanat varié, céramique, verre, métal, os, textile. Les importations méditerranéennes sont bien présentes, mais avec des fluctuations dans les rythmes d'arrivée des amphores vinaires ou des céramiques fines, campaniennes notamment. Le monnayage massaliote domine pour les périodes hautes, avant l'arrivée des numéraires nîmois et volques arécomiques qui correspond aussi à l'intensification de l'occupation de la Vaunage. Des objets particuliers comme les chenets à tête de chevaux dénotent peut-être des pratiques rituelles autour du foyer domestique. Le dépôt rituel des armes pliées est attesté dans de riches tombes des